

L'écrivain et la ville

Naïm Kattan

Number 46, Fall 1990

La ville

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14979ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Kattan, N. (1990). L'écrivain et la ville. *Moebius*, (46), 19–26.

L'ÉCRIVAIN ET LA VILLE*

Naïm Kattan

Quand il m'arrive de passer quelques jours de vacances à la montagne ou au bord de la mer, je n'ai qu'une hâte, retrouver la ville. Et quand je visite une ville pour la première fois, mes pas me conduisent instinctivement à la partie la plus grouillante, parfois la plus sale, mais qui est pour moi la plus réelle de l'endroit. J'aime les grandes villes, New York, Shanghai, Londres. Tout m'y semble possible mais aussi la liberté de me retrancher, de me réfugier dans une retraite voulue.

Est-ce un choix littéraire qui détermine ce désir ou est-ce le désir et son assouvissement qui déterminent ce choix? Mais d'abord les événements et les circonstances de l'existence. Je suis né dans une ville historique, archaïque et comparée aux grandes métropoles, ce n'était, à l'époque, en réalité, qu'un village retranché. J'ai souffert de l'isolement mais je le situais dans l'environnement de l'époque. Cette ville, Bagdad, était entourée de villages et de désert, du véritable désert. J'ai donc vécu la ville par naissance, même si je me sentais prisonnier de son retranchement. Je l'ai préférée à l'environnement ambiant. Je l'ai choisie et c'est ma première expérience d'un village qui a confirmé ce choix. J'avais découvert que la ville c'est le constant départ

et c'est surtout le rêve de départ. Un jour j'ai répondu à l'appel. En compagnie d'un ami j'ai pris un matin le car pour Hilla. Une trentaine de kilomètres de la capitale. Nous étions deux adolescents et nous parcourions les quelques rues de la petite ville. On nous saluait, nous demandait d'où nous venions. Nous étions des étrangers et notre différence nous singularisait. De retour, le jour même, je retrouvais avec soulagement le confort de mon quartier et l'anonymat des autres quartiers. Car, dans la ville, nous étions musulmans, chrétiens et juifs, kurdes et arméniens et nous nous retrouvions dans la chaleur et la sécurité de nos quartiers tout en ayant, à notre portée, la multitude des autres quartiers où notre différence, semblable à tant d'autres, ne nous singularisait pas.

Juif, j'étais minoritaire, mais autour de moi, tout le monde l'était. J'avais le loisir de quitter mon quartier, de partir à la découverte d'un monde. Je traversais la rue et je pénétrais dans un univers autre. Je n'étais pas singulier, j'étais différent. Un étranger au quartier dès que je quittais le mien. C'était le cas de tout le monde. La ville, c'était tous les quartiers et si tout le monde est étranger, personne ne l'est. J'ai appris aussi qu'en traversant les frontières invisibles qui délimitaient les quartiers, je me trouvais ailleurs, inconnu. Mon comportement n'était plus soumis au regard sourcilieux et attentif des miens. Mais à ceux d'un autre groupe. On me jugeait comme membre d'une collectivité. Cela m'exonérait comme individu et cela faisait peser sur moi le rôle du représentant d'une communauté. J'ai ainsi commencé à apprendre les limites et la mesure et de ma liberté et de ma responsabilité.

Il m'est arrivé d'aller au-delà du seuil de la maison étrangère. Et c'est alors que je me suis mis à me raconter l'histoire de l'autre. D'abord pour le découvrir et ensuite pour m'expliquer ma découverte. Qui était-ce? Que sentait-il? Comment réagissait-il? Chaque visage cachait une personne et chaque personne avait une histoire à raconter. J'imaginai cette histoire, ne croyant point l'inventer. Je me la racontais et la personne devenait histoire. Et celle-ci me renvoyait à la mienne. Dans ce miroir invisible qui était devenu le visage de l'autre, je voyais le mien et je me suis

mis à raconter mon histoire, à me raconter. C'était ma manière de surnager, de vaincre l'ombre, de transformer l'existence en vie.

Plus tard, je me suis dit que le monde existait en dehors de mon invention. Le réduire à une histoire pour l'appréhender, c'était en perdre une ou plusieurs dimensions. Je me promenais au bord du Tigre, je le traversais à la nage et l'une de mes premières nouvelles avait pour personnage, si je puis dire, un banc au bord de l'eau, qui racontait le passage des personnes assises. Plus tard, au Canada, j'ai écrit une nouvelle où mémoire et rêve se mêlaient, ainsi que le Tigre et le Canal Rideau à Ottawa comme personnages. Était-ce une incapacité d'appréhender le monde des objets sans les transformer en personnages afin que l'histoire puisse surgir afin de parvenir à la narration? Le poète fait l'économie d'une telle transposition. Il n'a recours qu'aux mots et chaque vocable contient son histoire. L'objet et la nature n'ont d'histoire alors qu'incluse dans un mot. On obéit au mot pour le vaincre, sinon le dominer. On s'y soumet pour en faire un outil même si on accepte qu'il ait son autonomie, qu'il ne soit pas reflet ou remplacement mais qu'il ait une existence indépendante de notre volonté. Or, tradition et circonstance ont forgé mon rapport contradictoire avec le mot : suspicion et respect. Et dans les deux cas, distance et éloignement. Suspicion car le mot ne peut être fidèle puisqu'il ne peut être définitif. J'ai changé de langue et j'ai appris à mes dépens que l'expression n'est pas naturelle, ne coule pas de source. Mais respect aussi car, nourri des deux langues sacrées, l'arabe et l'hébreu, je sais que Dieu a parlé et que sa parole est définitive. Il me reste l'apologie et le commentaire et, aussi, pour contraindre le mot d'aller au-delà de son autonomie : raconter une histoire et le mot devient lui-même histoire. Je contourne ainsi l'interdit sans passer par le fracas de la transgression et je vaincs ma suspicion en neutralisant le mot, en l'oubliant, en en usant inconsciemment pour raconter.

Je reviens à la ville. J'ai volontairement et comme par instinct traversé les frontières. D'un quartier à l'autre, visages et vêtements se distinguaient et, à force de voir la différence, je percevais ce qui les réunissait, ce qui les

unissait. Et la ville surgissait vivante et souveraine par ses quartiers, au-delà de ses quartiers. J'ai connu beaucoup de villes et j'ai toujours cherché à les découvrir entre le ghetto et le désert anonyme. La ville peut être prisonnière de ses quartiers et les transformer en ghettos protecteurs et infranchissables. Mais la ville peut aussi se dissoudre dans le désert de l'anonymat. Chaque individu possède son histoire, mais il ne peut pas la raconter, car il est anonyme, invisible et surtout inaudible. Il est singulier et personne n'est là pour l'écouter, car il ne peut écouter personne. Entre l'enfermement du ghetto et la solitude de l'anonymat, je n'ai de choix que la ville, et c'est là que je revois dans le miroir invisible non pas une cloison, non pas l'unique renvoi de mon propre visage mais le reflet de celui de l'autre. Je m'y reconnais et je m'y retrouve et je lui raconte mon histoire, car elle est au-delà du quartier, au-delà de la frontière, la sienne. Par le quartier et en raison du quartier, la ville aménage la rencontre. Dès lors, l'anonymat n'est plus une condition ni un état, il est un choix, un recours circonscrit dans un moment, une durée. Il est affranchissement voulu. Je quitte le quartier pour y revenir. Le ghetto n'est plus la prison mais le foyer, le lien, le retour. Je parcours la ville avec l'exaltation de la découverte et le secret plaisir de l'anonymat. Découverte dans le visage inconnu non pas d'une singularité, mais d'un lien et dans l'anonymat voulu et momentané, au-delà de la solitude et de l'étrangeté, d'une liberté. Je circule à visage découvert, je suis reconnu comme citoyen de la ville et habitant de mon quartier.

Il m'arrive au cours d'un voyage de visiter un village ou une toute petite ville dont je ne connais pas la langue. Je regarde un enfant sortir de l'école ou jouer dans la rue et je m'imagine à sa place. Je suis pris d'angoisse et je me dis, «Comment fera-t-il pour échapper à cette rue, pour aller en ville, pour découvrir le monde?» Sans doute, pourrait-il découvrir le monde dans une seule rue. Il pourrait être satisfait de son sort, heureux de vivre parmi les siens. Seraient-ils peu nombreux? Qui suis-je pour en faire la comptabilité? Et quelle est l'aune du nombre? Dix, quinze personnes pourraient constituer un monde plein, riche aux dimensions de l'univers. Et pourtant, mon angoisse n'est

point dissipée. Et si j'étais ce jeune garçon, le monde existerait sans que j'en éprouve la présence et encore moins la diversité. Peut-être la curiosité n'est qu'une incapacité de découvrir le monde dans une seule rue et l'homme dans un seul visage. Puisque la ville existe, je ne suis pas seul à être accablé de cette incapacité. Puis je me trouve dans une grande ville et voilà le même garçon sortant de l'école ou jouant dans la rue. Celle-ci est la même et elle est multiple. Il peut en faire son lieu et sa forteresse et il peut aussi répondre à l'appel de la ville, aller à la rencontre d'une rue semblable pour découvrir son visage unique et multiple. La ville excite ma curiosité et l'apaise, même quand elle ne la satisfait pas. Sans en connaître la langue, j'en connais le caractère et, dans le visage du jeune garçon, je devine le possible itinéraire. Et je reconnais ma ville dans chacun de ses quartiers, je retrouve ma ville dans chacune des autres. Elles sont ma ville car je vis pleinement la mienne. À travers la mienne, je me retrouve dans chaque quartier, je reconnais le contour, j'en dresse une silhouette et je sais que, si je choisissais d'y rester, j'en connaîtrais le visage. Et cette ville étrangère, lointaine, cesse d'être terreur et inquiétude. Elle serait fraternelle si la peur ne persistait pas. Le regard de l'inconnu est menace et il faut du temps et de la patience pour le reconnaître et peut-être l'appivoiser. Et là il ne s'agit pas uniquement d'une ville étrangère.

Pour moi, le rapport avec l'au-delà débute et prend sa source dans le lien avec autrui. Le Prophète est seul quand il reçoit le message, mais la parole de Dieu n'a de sens qu'à partir du moment où il la transmet. Il est, d'ailleurs, appelé par l'auteur de la parole à partir, à aller à la rencontre des hommes. Il n'y a de parole que transmise même quand elle court le risque de ne pas être entendue. L'écrivain va toujours en ville même quand celle-ci lui oppose silence et indifférence. Il n'a de cesse de frapper à la porte, de répéter sa parole, de réitérer sa demande d'être entendu. Il n'a de cesse de tenter de briser la cloison, de franchir la surdité. Il est seul et il parle dans la douceur et le hurlement, sachant que sa solitude ne peut être que momentanément vaincue, qu'il se retrouvera à nouveau devant la parole à inventer

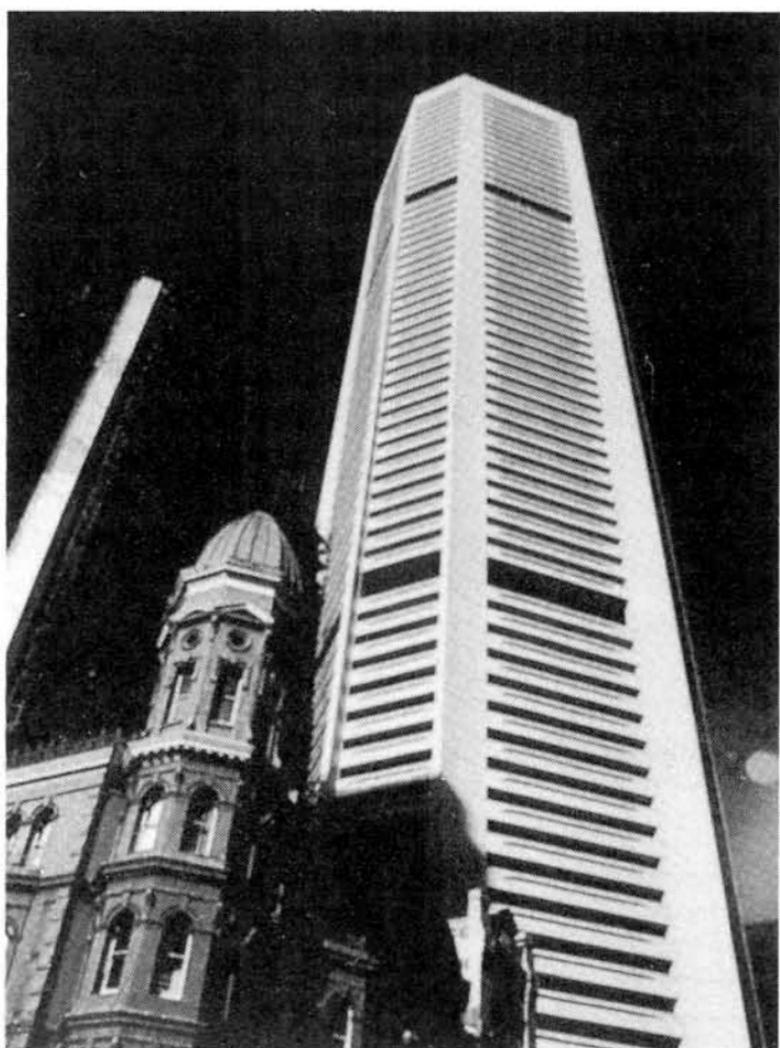
pour raconter l'histoire de la ville fut-elle silencieuse, parce qu'elle lui impose le silence.

La ville oppose au silence son bruit confus. L'écrivain se promène et regarde les visages. Fermés, inquiets ou débordants, maussades ou joyeux, ils racontent chacun une histoire. Dans la rue, la foule. Des solitaires à la recherche des autres ou les fuyant. Des couples. Des groupes. Des jeunes et des vieux. Les histoires se nouent, se déploient, entrent dans la période de conflit, de l'intensité et de la confusion. Elles se dégradent en confrontation, en guerre ouverte ou se dissipent dans un nouveau silence. L'écrivain entre dans la mêlée. Il vit sa propre histoire et la voit se confondre avec celle des autres. Il marche dans le brouillard et dans la confusion, cherche à se retrouver. Il raconte. La ville vit, l'absorbe, l'engloutit et le nourrit. Des hommes, des femmes se lient et se rejettent, et les histoires se déploient, multiples. Il n'a pas à comprendre. Il vit et la vie naît et renaît dans les histoires racontées. Il n'est pas un observateur lointain. Sa distance ne le sépare pas de la foule parce qu'il ne voit dans la multitude que des visages. Un par un. Des personnages et des histoires. Il se raconte par la ville car il la vit et la fait vivre de sa propre vie. Et il ressent la fatigue. Une trop longue confusion, un épais brouillard le découragent. À constamment tenter de le franchir vainement l'exténue. Et il cherche refuge ailleurs. Où? À la campagne? Mais il ne peut pas fuir sans se renier, sans que sa vie ne se disperse en pure perte, sans qu'il ne soit assailli par la léthargie de l'insensé. Et il revient. La campagne, c'est le chemin du retour. Elle indique la ville. Il n'y a pas d'oubli. Et tant que les histoires ne sont pas racontées, l'écrivain n'a de choix que de revenir et de recommencer.

Si la parole naît dans le désert, elle est entendue dans la ville. Les hommes qui y vivent peuvent lui opposer silence ou surdité, mais ils ne peuvent survivre sans que cette parole fasse écho. Des millions d'hommes peuvent être parqués dans une grande agglomération. Ils passent chacun à côté de l'autre. Leurs regards traversent l'étendue de leur espace sans qu'ils se rencontrent. Ils sont seuls, et rien n'arrive. Ils le croient. Jusqu'au moment où leurs histoires silencieuses, étouffées, voire inconscientes est racontée, leur est raconté.

La vie surgit, prend forme. La ville prend naissance, puis disparaît avant d'être reconstruite. Le passage de l'écrivain suffit pour la reconstituer en mémoire, la sauver et sauver la vie des hommes de l'oubli.

* Présenté au colloque, «La dynamique urbaine,» University of Windsor, 7 juin 1988, et publié dans les *Mémoires de la Société Royale du Canada* / Cinquième série, tome III, 1988.



Denis Tesnière